Document généré le 2 juin 2025 02:15

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

L'extravagance de Madeleine Ouellette-Michalska

Imaginaire sans frontières ; les lieux de l'écriture, l'écriture des lieux de Madeleine Ouellette-Michalska, XYZ, « Documents », 215 p.

Guylaine Massoutre

Numéro 238, automne 2011

URI : https://id.erudit.org/iderudit/65492ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Massoutre, G. (2011). Compte rendu de [L'extravagance de Madeleine Ouellette-Michalska / *Imaginaire sans frontières ; les lieux de l'écriture, l'écriture des lieux* de Madeleine Ouellette-Michalska, XYZ, « Documents », 215 p.] *Spirale*, (238), 73–75.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Dixhuitjuilletdeuxmillequatre de Roger Des Roches. Malgré le renversement de perspectives — le temps court versus le temps long —, c'est à une même expérience du temps, du « *mur du temps* » ou de la « *fin de l'histoire* », que se heurtent les deux poèmes : « *Des "vingtièmes siècles" au "Dixhuitjuilletdeuxmillequatre", un même temps règle les mécanismes de la douleur et sa libération dans les mécanismes du deuil et de la mémoire : le* rétro-temps *de l'histoire humaine, qui nous revient comme un écho dont on ne sait pas quels mots, quels cris, quelles plaintes il réverbère dans nos oreilles, sinon qu'ils font mal et nous poussent nous-mêmes à geindre, parler, crier...* »

Enfin, les « *lieux de l'art* » explorent le regard que pose le poète sur les objets d'art. C'est le regard sacré et profané que jette Orphée sur Eurydice quand il tente en vain de l'arracher au monde des ombres. *L'œil au ralenti* de Denise Desautels sert de guide à Pierre Ouellet dans son exploration de cette alchimie de la poésie et de l'art, qui lui fait dire, en paraphrasant Claudel : « *Le monde de l'art, le monde du poème, c'est le monde de tous les jours mais ce n'est pas le même [...] : c'est le monde de toutes les nuits, c'est la nuit de tous les mondes* ». En cherchant à sonder cette nuit mystérieuse, en compagnie d'une femme (Desautels est la seule écrivaine commentée dans le livre), le poète orphique n'a-t-il pas à son tour succombé à la tentation de se retourner en perdant de vue l'objet réel de son désir ? Ou faut-il voir, dans ce poème intitulé « Os » que Denise Desautels consacre à l'exposition *Physica sacra* de Christine Palmiéri (dont l'œuvre, *Place des Égarés,* illustre *Où suis-je ?*) — poème que commente à son tour Pierre Ouellet — l'ombre bienveillante d'Eurydice qui suit Orphée dans *sa* nuit ? Le dernier « transport », l'ultime « *transportation* », réside peut-être dans cette transmigration des âmes que la poésie réalise à travers l'art.

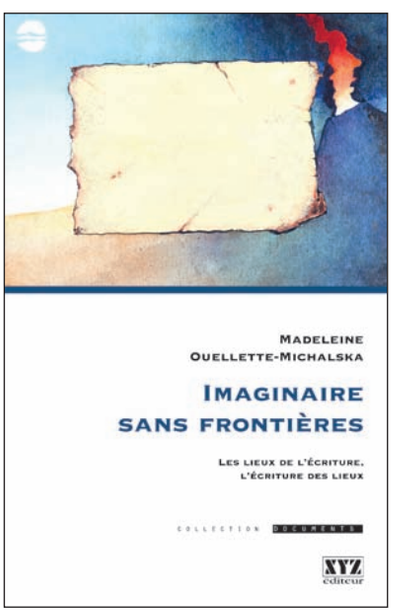
ESSAI

L'extravagance de Madeleine Ouellette-Michalska

PAR GUYLAINE MASSOUTRE

IMAGINAIRE SANS FRONTIÈRES ; LES LIEUX DE L'ÉCRITURE, L'ÉCRITURE DES LIEUX de Madeleine Ouellette-Michalska

XYZ, « Documents », 215 p.



De « *ce leurre magnifique, qui permet d'entendre la langue hors pouvoir* », mots dont Barthes gratifiait la littérature, l'essai de Madeleine Ouellette-Michalska est exemplaire : l'objet d'un livre serait d'écrire « *ce fragment d'existence soudain devenu l'unique réalité, l'unique instant qui mérite d'être célébré* ». Qu'a de si important, dans *Imaginaire sans frontières ; les lieux de l'écriture, l'écriture des lieux,* ce moment unique qui vaille le trait instantané ? La réponse gît au long des pages, comme en celles qui les ont précédées, mots identifiés à des villes, à des passions, à des ombres, souvenirs « *inscrits dans la chair, disséminés dans le sable* ». L'énigme d'une voix sans fard et son mystère sans facture préétablie éclairent une vérité sans prix.

D'une nature hybride — mi-prose poétique, mi-narration à la première personne —, l'écriture intuitive et référencée de Ouellette-Michalska prend le lecteur à témoin d'un féminisme éprouvé, refusant toutes sortes d'exclusions, tant sous l'angle des *topoï* québécois et nord-américain que sous l'effet d'une mondialisation pratiquée bien avant ce marquage terminologique. S'y exhale un lyrisme propre, qui va de l'exploration de son nom, cette attache du réel à la fiction — « *je sens bien que c'est*

par le langage, et uniquement par lui, que me sera restitué ce que Dublin et les villes environnantes me refusent » —, à celle des déserts, « *ce lieu paradoxal qui aide à comprendre que toute frontière est une illusion, que toute date est une approximation consentie* ». C'est dans cet élargissement, cette extravagance au sens propre, qu'être Québécois-e et comme tel affecté du « *syndrome américain* », et plus exactement y être une écrivaine lucide et digne, apparaît un véritable accomplissement.

Membre de l'Académie des lettres du Québec depuis 1986, l'écrivaine peaufine ici une œuvre dévorée par la passion d'écrire et une autre, plus silencieuse encore, vie de lecture où l'art se préoccupe « *d'abolir le deuil et de réhabiliter le sentiment amoureux* ». Jadis enchantée par « *la liturgie nocturne qui unissait chair et langage* », à son tour l'essayiste a interrogé, cerné puis projeté hors de soi la quête identitaire et l'engagement culturel des écrivains d'ici, signant *La tentation autobiographique* (1987) et *Autofiction et dévoilement de soi* (2007) avant de livrer ce troisième volet, *Imaginaire sans frontières,* où le retour à soi, bousculé par le souvenir d'une perfection déchue, s'élargit dans un espace géographique arpenté de longue date.

Liberté d'être soi — serait-ce dans l'incertitude d'« *une parole avide de légitimation* » — et *carpe diem* — serait-ce dans « *l'inachèvement d'une révolution* » aux accents aquiniens —, tels se disent, textes à l'appui, les gains de la *génération lyrique* dont Ouellette-Michalska n'est pas la moindre voix. Qu'on ne se surprenne donc pas à y retrouver ces illuminations « *aux incantations grandioses* », qui s'aventurent au-delà des pétitions de principe. Ne pas mourir (ni se replier ni consentir aveuglément) pourrait être le nouvel aiguillon, qui transforme le temps collectif, vécu sans complexe au plus près de soi, en une forme savante d'« *énergie créatrice universelle* ».

Deux parties, lisibles en sous-titre, en tracent le dessein : la première est consacrée à la conscience des conditions paradoxales de l'écriture, va-et-vient entre pulsion et raisonnement critique, et la seconde, à sa pratique sur le front commun d'« *indéniables réussites* » dans l'espace francophone limité qu'on connaît. Retourner alors le projecteur vers la singularité de ce temps d'une vie littéraire fait ainsi surgir ce qui, dans l'essor du dire, du faire et du penser, sensible en chacune des parties, donne un tour autonome au démarcage d'une culture refusant l'érosion et l'insignifiance.

Le lieu enté par l'écrivaine résume-t-il sa vie ? C'est à partir de ce lieu qu'explose le lieu : « L'éblouissement muet » *dans l'acte d'écrire, cette volonté, ce désir d'entrelacer le savoir et la voie ouverte des hypothèses venues de l'existence glisse vers le mystère soudain capté d'un visage jeune, arabe ou pourquoi pas indien, d'une ville lointaine, d'une étrangère, d'un inconnu.*

UNE RÉALITÉ PLUS VASTE QUE CE QUE NOUS EN TOUCHONS

Le lieu enté par l'écrivaine résume-t-il sa vie ? C'est à partir de ce lieu qu'explose le lieu : « *L'éblouissement muet* » dans l'acte d'écrire, cette volonté, ce désir d'entrelacer le savoir et la voie ouverte des hypothèses venues de l'existence glisse vers le mystère soudain capté d'un visage jeune, arabe ou pourquoi pas indien, d'une ville lointaine, d'une étrangère, d'un inconnu. Pourquoi ce travail de Pénélope, sinon à force d'oubli, et pourquoi ce tonneau des Danaïdes, sinon parce que l'histoire humaine s'y engloutit ? Elle décrit l'imaginaire comme un pont de mémoire, « *le triomphe de la trace sur l'opacité du réel, l'usure des corps, la fatigue des siècles* ». L'utopie de l'écriture, matériau raffermissant les valeurs dans l'ascèse du moi, vise ici la réalité parcourue doublement, avec passion et dans la distance, à l'aune d'une charge quotidienne de corps et de temps.

Sous l'égide d'Octavio Paz, Ouellette-Michalska sollicite la faim de lire et le plaisir d'écrire, « *la matérialité des choses* » écloses à même les mots, dans la réversibilité de l'autoportrait et de la fascination littéraire — « *ce personnage devient l'ombre qui m'avale, le murmure obstiné qui demande à se déployer dans la précision du langage* ». C'est dans cet agrandissement mystérieux de la littérature qu'elle pratique un humanisme photographique, révélant l'image captée et transférée dans la chambre obscure du langage, dans cette « *nuit de chair* » qui n'est pas simple métaphore de papier, mais « *lieu reculé de la mémoire* », « *lieux les plus secrets du corps* » : écrire, une expérience charnelle, une métamorphose investie par l'existence, l'insomnie, l'esthétique, l'amour.

Inflation égotiste, amabilité prosodique, astuce allégorique, vaine rhétorique illustrative, que sais-je, faut-il solliciter, pour la lire, cent clichés formalistes ? Au contraire, accompagner Ouellette-Michalska dans ses lâchers formalisés, « *sous le masque du métier* » vers « *l'expérience des limites* », là où l'essayiste-romancière-poète passe outre l'aveuglement du dire, c'est voir se toucher dans son livre deux moments essentiels, la naissance et la mort. Là se trouvent les plus belles pages d'*Imaginaire sans frontières,* inattendues, créatives, exceptionnelles sauf dans le biotope littéraire, dans le « *résidu* » avoué, les silhouettes « *irremplaçables* » superposées en une vision fugitive, subterfuge proprement artistique d'un réel plus puissant que la vérité, rien que la vérité jurée.

Alors, écrire, cet inconfort, cet acharnement à « *parer au plus pressé* », quelle urgence, quelle thérapie ? La faille que Michalska désigne, avec sa charge au féminin, avec ce corps ouvert à la saillie de l'autre, résiste à la mainmise, à l'emprise même des mots : « *L'inconscient est toujours en retard sur la pensée* »,

affirme-t-elle, manière de dire que l'accélération du devenir social, avec sa charge d'archaïque, affecte même la pulsion de rompre, de métisser, de fabriquer du syncrétisme — notre monde en transformation —, bref que vivre le moment présent est la condition première de « *l'extase* » du neuf, du souple, du contributif au patrimoine commun de l'humanité comprenant « *l'effondrement* » des vieux codes. Penser provoque la mémoire la plus large. C'est une observation paradoxale, un renversement que Ouellette-Michalska approfondit à même « *le territoire des signes* », pour dire qu'une fois les carcans académiques et les partis pris idéologiques levés, il devient possible de réfléchir, de raconter, de fabuler. Le véritable enjeu de l'écriture est ainsi moins d'affirmer que de réconcilier les civilisations avec l'universel amoureux, croisant toutes les perfections entrevues et les immortalités que les formes durables auxquelles nous ne croyons plus ont déchues.

MIRAGES ET MIXAGES DANS LA MIRE

Incommensurabilité du désir. Rompre avec les déterminismes de l'histoire et de soi-même, qui ne l'éprouve pas dans l'accélération de notre époque ? Nous voici soudain détachés de nous-mêmes : « *Est-ce que je n'aurais pas pu devenir autre ?* » Reconnaissons cette question de négation et de liberté, le désarroi et la responsabilité qui s'y attachent ; répondons-y par celle-ci : « qu'ai-je que je ne voudrais quitter ? » Dénombrons nos possibles, nos nuits, nos amours, nos expériences inouïes ; le livre, selon Ouellette-Michalska, écrivaine de ces nuits, des êtres, de ses moments particuliers, offre toutes réponses pour qui a « *l'extase lente* », la « *perception organique* », l'adhésion « *aux réseaux de sens* » qui se constituent sensiblement « *entre le dedans ou le dehors des choses* ». Ce qui a le plus de prix, donc ce que je suis, ce que nous sommes, tient à ce que nous avons fait — « *confronter le réel au poids du corps, aux émotions, et aux passions liées à l'expérimentation sensorielle* » —, que nous découvrons — « *la pulsion créatrice a tendance à s'inscrire dans l'expérience amoureuse instigatrice de mutations, de déchirements libérateurs, d'attachements vertigineux* » —, que nous voyons excéder le lien généalogique comme la réalité objective — « *une fiction projetée par l'imaginaire collectif ou individuel* » : enthousiasmes et ravissements de l'écrivaine, aux accents fluant de Louise Labé à Anne Hébert, en passant par Gabrielle Roy. Forcément, il y aura du désenchantement, et l'archaïque rejaillit dans sa constitutive nécessité d'émerger, dans le « *besoin de continuité* » : ainsi passe et demeure, d'un esprit à l'autre qui lit, la fluidité mouvementée, criante, épiphanique, de l'émotion.

La métaphore filée est donc celle d'un temps féminin, à la fois jouissant et blessé, source vive aux accents d'une identité nationale plus souvent flouée que triomphale. Sensations interdites, extases brûlantes, bondissements tangibles. Écrire en prose ne serait-il que folie consentie à ce que ces mondes parallèles de l'écrivain disent de l'élan vital ? Folie, peut-être, mais surtout superbe défi, non sans rapport avec la *metis* antique, cette ruse de l'intelligence tactique face au monde extérieur, qui consiste à déployer le récit pour toucher « *le noyau irradiant et silencieux du réel* ».

Sont-ce seulement des mots, appelés jadis par une autre poète, que la solitude rompue ?

VIATIQUE DANS LA DÉSORMAIS PROXIMITÉ DU DISSEMBLABLE

Voyagera-t-on toujours demain, alors que « *l'humanisme des sociétés pluralistes* » est à notre porte ? Ouellette-Michalska fait partie de ceux qui auront, intuitivement, travaillé à permettre « *la coexistence plurielle des sociétés futures* », but ultime de ce voyage existentiel. Elle sait donc de longue date — comme dans *Femme de sable*, écrit en Algérie en 1971 — combien les libertés conquises ont aussi leur part de rectitude et de contrecoups, engendrant des formes terrifiantes de répression. Les victimes de ce que nous, Occidentaux, appelons le manquement aux droits fondamentaux sont innombrables, et l'essayiste en convoque de fameuses dans « L'énigme des femmes voilées », chapitre d'une écriture journalistique, solide et dense.

Le parcours est étendu. De Grosse-île (Québec) à Chester (Irlande). À Taos Pueblo (Nouveau Mexique). À Saint-Malo (France). À Aachen (Allemagne). À Belgrade (Serbie). À Tanger (Maroc). À Constantine (Tunisie). À Tichit (Mauritanie). Partout, des reines de la nuit, des amants, des livres et une attente jamais comblée. L'écriture photographie l'éphémère, l'intense, le caprice, la scène imaginée, la modulation d'un lieu : « *Le présent s'infiltre à travers des odeurs, des gestes et des regards qui révèlent peu ce que les gens font de leur temps, de leurs rêves, de leur été.* » Le regard passe sans insister ; le corps capte, il sait. Monde arabe ; Sahara ; souk ; médina ; fontaines aimées : partout, « *deux ou trois choses essentielles, l'amour, le travail, la beauté* ».

Les derniers chapitres, récits de voyage, sont consacrés à la quotidienneté, projetée au bout de la vision télescopique d'une voyageuse insoucieuse des discontinuités temporelles, géographiques et culturelles ; car il s'agit bien d'établir la « psychohistoire » dont parle François Dosse en suivant la « psychocritique » de Charles Mauron, comme le chantier infini de l'équation de soi avec un milieu de plus en plus vaste, incluant le passé, le présent et l'avenir (Dans *Le pari biographique, écrire une vie* : « *L'âge herméneutique II : la pluralité des identités* », 2005). L'identité compréhensive s'y parachève à son aise, féminine, souple, infatigable, narrative, québécoise et universelle, alerte et inventive.

L'ouvrage finit comme il a débuté, sur une multitude de sensations qui donnent au corps ce langage propre aux qualités de la présence et de l'élévation. La tentation du silence, de la naissance à la disparition, fait un paysage reconnu au cœur du désert. Qui pourrait dire de quelle origine et de quelle fin il s'agit, ou si c'est un mirage, ou de l'idolâtrie ? Ce qui est pénétré au secret de l'aridité monte comme une flamme, la part mythique du voyage, une ultime cristallisation du sable en miroir. L'esprit pyramidal, fasciné par les lieux, irrigue puissamment ces dunes grillées où s'effacent, avalées, calcinées ou dissoutes, les traces des passages nomades où ni conversations ni pensées n'ont eu lieu. Du plein, le vide ; du vide, le plein ; et du mutisme, un livre de tolérance et de beauté.